

HEIDELBERG POUR QUOI FAIRE ?

Un ami avait récemment offert à R. une vieille carte postale jaunie et un peu sale. Elle avait dû beaucoup voyager. Au recto : la synagogue d'Essen, lourde, massive, compacte, prête à défier le temps et les tombes. Du moins c'est ainsi que R. la voyait. Il est vrai qu'elle avait résisté aux bombardements des alliés comme aux attentats nazis.

R. l'avait montrée à son père, un soir, en lui demandant : « Tu la reconnais ? » Il avait longuement et silencieusement regardé cette carte, puis son fils, les yeux ailleurs : « La synagogue d'Essen ? Pas possible ! Qui t'a donné cette carte ? » Son père la connaissait bien puisqu'il avait passé une partie de sa jeunesse à Essen avant la menace évidente du nazisme.

Et puis, avec un mélange de fierté et de nostalgie, de bonheur et de regrets, il avait évoqué devant son fils des souvenirs manifestement proches dans sa mémoire, qui attendaient l'occasion d'une écoute intéressée. Il lui raconta ainsi les fêtes plus ou moins religieuses qui s'y déroulaient régulièrement. Pudiquement mais avec dans les yeux une lueur de jeunesse que prolongeait un demi-sourire, il lui parla encore des bals qui l'entraînaient jusqu'à l'aube et d'où il rentrait les jambes molles ; ou encore ses amours aussi passionnées que variables. Avec plus de véhémence, il lui avait raconté ses discussions politiques, son engagement antisioniste d'alors puisqu'il était allemand, après tout ! Il avait fréquenté le Gymnasium d'Oberhausen et chanté comme tous les enfants allemands en 1914, les chants patriotiques qui se moquaient de ces Français ridicules face à la puissante Allemagne ! Il lui avait parlé de tout ça en regardant lui aussi cette vieille carte postale de la synagogue invincible d'Essen, la ville de sa jeunesse.

En l'écoutant et en contemplant à son tour cette carte, R. avait éprouvé une tendresse et une admiration pour le récit de son père. Il découvrait l'homme qu'il avait été et sans doute qu'il était encore. Au moins était-ce ainsi qu'il le voulait. Mais

en même temps, il était curieusement pris d'un malaise devant la représentation de ce *monument religieux*, trapu, ramassé, courbant le dos, pouvant encaisser tous les coups sans souffrir, sans être blessé, à peine égratigné, peut-être même prêt bondir à son tour. Cet invincible-là le dérangeait. Pour lui, le religieux était toujours associé à une question, au doute, à un « peut-être... », à un « et si... », voire à un « pourvu que... ». Alors que de cette image, sous ses yeux, émanaient certes de la force mais aussi de la violence. Elle avait la violence d'une réponse.

En retournant la carte postale, R pouvait voir une écriture fine, gothique, zébrant toute la surface. Incompréhensibles, ces signes pointus, ces lignes brisées, ces angles aigus, ces pointes saillantes, ces *Blitzzeichen* (ce néologisme s'imposa à lui). Le pire était peut-être l'organisation de l'écriture, un ordonnancement parfaitement rigoureux. Ce message presque ésotérique et quasi menaçant avait accentué le malaise de R. et fait surgir une angoisse incompréhensible.

Mais R. avait appris à parler allemand très jeune. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il avait au fond de lui une attirance discrète et persistante pour l'Allemagne romantique. Et il devait s'avouer qu'il aimait cette langue avec ses combinatoires et ses accents qu'il qualifiait de roulants. En l'écoutant et même en parlant lui-même allemand, il imaginait des spirales, des volutes, des fils enlacés. Il aimait opposer au *ch* guttural, le *ch* léger qu'il produisait en plaçant le bout de sa langue contre les dents inférieures. Il était alors sculpteur de ces sons. Il prenait plaisir à prendre conscience de cette partie de sa bouche, s'intéressant davantage au son qu'au sens. Il pétrissait sensuellement cette langue pour son seul plaisir retrouvant ainsi des sons entendus autrefois. Il aimait encore faire rouler les *R* comme les pierres d'un torrent, jouer de l'accent tonique (si curieusement nommé) en l'exagérant parfois, allant presque jusqu'à chanter sa parole.

Quelques mois plus tard, R. décida, Dieu sait pourquoi, d'aller passer quelques jours à Heidelberg où son père avait également vécu plusieurs années. Il partit avec pour tout bagage cette carte postale et cette langue qu'il portait en lui.

*

R. déambule dans la vieille ville, dépliant touristique bien plié dans sa poche. Il cueille des bribes de phrases des passants. Il déchiffre les annonces publicitaires. Il tourne autour des échoppes qui tournent autour de la Heilige-Geist-Kirche. Il rêve au milieu du Pont Vieux sur le Neckar ; il oblige son regard à remonter le courant ; ou, changeant de parapet, il le laisse couler avec la rivière entre les collines vertes, mamelons presque noires. En levant la tête, il se sent un peu écrasé par le château où l'on grimpe rapidement à pied. Il y grimpe et de là il domine le Neckar. Il prend la ville dans un regard et la caresse : vieux toits dessinant un puzzle brouillé et *Gasse* innombrables traçant un labyrinthe pour initiés où, se perdre ne produit qu'une sorte d'exaltation. Il ne visite pas le château mais s'assoit dans le jardin quelques instants. Instant de mollesse, de repos pour la pensée, il est bien. Il redescend par le même chemin et passe devant ces impressionnantes maisons qui écrivent la longue histoire universitaire de cette vieille ville. Il se sent presque chez lui au milieu de ces bâtiments qui ne cessent depuis si longtemps de transmettre ce qui a toujours fasciné R. sans qu'il lui soit nécessaire de le nommer. Il croit même reconnaître le magasin de tissu Gustave B. où son père a travaillé avant de venir en France.

Le dépliant enfin déplié lui indique une petite place au coin de la Lauerstrasse et de la Grosse Mantelgasse, non loin des rives du Neckar, où doit s'élever la synagogue. Il s'y rend. La place est en effet petite et belle ; le baroque voisine avec le XIII^e et XIV^e siècle ; ce mélange d'un goût douteux l'amuse un temps, l'amuse le temps qu'il met à s'apercevoir que rien là ne ressemble à une synagogue. Il tourne sur cette place et revoit dix fois, vingt fois ce qu'il a déjà vu, sans rien voir d'autre, sans rien voir de plus, sans voir ce qu'il était venu voir, réalisant que s'il était venu à Heidelberg, ce n'était que pour voir ce qu'il ne voyait toujours pas et qu'il aurait voulu comparer sinon opposer à la carte postale.

R. se demande si ses yeux le trahissent, s'ils sont devenus stupides ; si le dépliant ment ou s'il s'est trompé de place. Il vérifie mais il est bien là où ce guide lui dit d'être. Il commence à se sentir mal à l'aise comme lorsqu'on a égaré quelque chose d'important qu'il faut à tout prix retrouver et vite.

Du coin de la place où R. s'est arrêté, il voit, à l'opposé, l'angle de deux murs ocre. Un peu en avant, un arbre maigre. Par terre, un sable jaune. Le soleil n'est pas chaud mais colore un fragment du mur. Les rayons qui convergent dessus semblent le désigner. Et soudain, ils font briller un point particulier de ce mur qui ailleurs demeure terne. Le vent froid traverse les vêtements de R. et racle son visage. Il aurait dû s'habiller plus chaudement, pense-t-il. R. s'approche lentement de ce point lumineux et découvre une petite plaque métallique : "An dieser Stelle stand die am 10 November 1938 von frevelhafter Hand zerstörte Heidelberger Synagoge".¹ A quelques pas de là, presque contre un mur, il devine plus qu'il ne voit, une stèle vaguement rouge sombre et mal entretenue, comme honteuse. Une liste de noms presque illisibles y est gravée et R. ne peut s'empêcher de penser à une tombe anonyme malgré la présence de ces noms, trop de noms les réduisant à un seul, *Morts*, tentative désespérée pour lutter jusqu'à l'effacement du nom. Une fosse commune où aucun nom ne figure.

Il découvre encore cette phrase : "Zum Gedenken an die jüdischen Bürgerinnen und Bürger Heidelbergs, die von 1933 bis 1945 ausgewiesen, deportiert, ermordet, in den Tot getrieben werden".²

R. ne comprend d'abord pas ce qu'il lit. Il se sent un peu plus mal : une vieille et vague douleur au ventre, une bouche sèche et il a de plus en plus froid. « Boire un thé brûlant » pense-t-il. Il reprend le dépliant distribué par le syndicat d'initiative. Rubrique des monuments à visiter, au coin de la Lauerstrasse et la Mantelgasse, la synagogue.

La synagogue réduite à une plaque funéraire... Lui vient alors à l'esprit cette phrase : « Cette terre est une erreur. » S'ajoute ensuite cette idée que les mots *terre* et *erreur* sont les constituants du mot *terreur*. Il relit une fois de plus l'inscription : «... in den Tot getrieben werden ». Il fait un effort de concentration mais n'arrive pas à mettre un visage quelconque sur ces noms ni même à se

¹ En ce lieu se dressait la synagogue de Heidelberg détruite le 10 novembre 1938 par une main criminelle.

² En mémoire des citoyennes et citoyens juifs de Heidelberg qui de 1933 à 1945 ont été expulsés, déportés, assassinés, persécutés jusqu'à la mort.

représenter la synagogue. Rien ne vient se substituer à la plaque qui en a pris la place. Elle n'en est même pas la trace. Il se demande si cette synagogue a bien existé et se dit : « Elle aussi est morte ».

Le soleil s'est caché, la plaque s'est ternie. Il reste là sans bouger, les pieds enfoncés dans le sable, le corps rigide. Il ne s'intéresse plus qu'au bouton qui pend de sa veste, prêt à tomber. Il aurait dû le recoudre avant de partir, ça fait négligé. Comme d'ailleurs ses bas de pantalon poussiéreux. Il se sent négligé... Il s'entend murmurer : « Unsinn... »³ Alors il dit à voix presque haute : « Je m'appelle Raymond Bergmann ! » Puis pour lui-même cette fois : « Je suis une statue de plâtre, je suis un monument vide ». Fugitivement passe devant ses yeux le regard de son père qui l'attend dans cette petite ville tranquille en France.

Le vent lui fait mal au visage. Tous les bruits de la rue le déchirent. Il ne comprend plus rien à cette langue que les passants continuent de semer autour de lui.

Quelqu'un lui parle en allemand, sans doute pour lui demander si tout va bien. Mais il ne comprend pas alors qu'il en reconnaît la musicalité. Il regarde stupidement cet étranger lui parlant en une langue devenue étrangère et cependant familière.

R. quitte alors lentement la place et déchire méticuleusement la carte postale offerte par un ami et représentant la synagogue d'Essen dont son père avait pris plaisir à lui parler. Il en jette les petits morceaux tout au long de son parcours jusqu'à l'hôtel. Un peu plus tard, le train qui le ramènera à Paris ne cessera de rythmer : terre – erreur – terre – erreur – terre – erreur.

C. Spielmann

³ Absurde